

Bertrand Bergeron, Daniel Castillo Durante, Charles Le Blanc

Michel Lord

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2015). Compte rendu de [Bertrand Bergeron, Daniel Castillo Durante, Charles Le Blanc]. *Lettres québécoises*, (158), 42–43.

☆☆☆

BERTRAND BERGERON

Ce côté-ci des choses

Québec, L'instant même, 2014, 160 p., 21,95 \$.

Loin des sentiers battus

Après une pause de plus de vingt ans, Bertrand Bergeron revient avec son cinquième recueil de nouvelles, lui qui a remporté deux fois le prix Adrienne-Choquette, en 1988 et 1993. Il avait causé un bel émoi chez les *happy few* en 1986 avec *Parcours improbables*, titre qui définit en partie sa démarche tout au long de ces presque trente ans de carrière strictement nouvellistique.

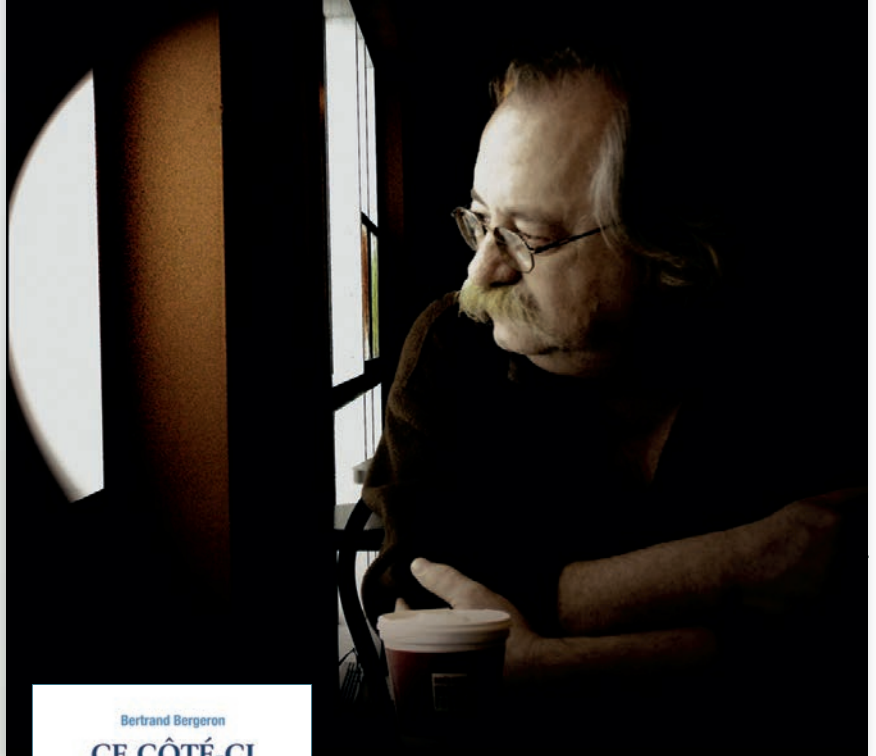
L'illustration de la page couverture est frappante : une ancienne locomotive ferroviaire, toute fumante, s'apprête à plonger dans une masse d'eau glacée après être passée sous une formation rocheuse absolument bizarre. *Ce côté-ci des choses* est surtout l'autre côté du miroir, celui déformant d'une réalité qui nous échappe, nous engloutit.

Une des dernières nouvelles du recueil, « L'angoisse de la page blanche », est sans doute emblématique de cette échappée du réel, qui prend ici la forme de l'emprise de l'irréel sur la réalité. Le narrateur, auteur de nouvelles, de poésie, a la surprise de voir se profiler sur la page blanche une écriture qui n'est pas de sa main. Cela s'écrit tout seul. Stupéfié, il va dans un café pour voir si le phénomène se reproduit en public, mais non, uniquement en privé. Un jour, pourtant, il retrouve la possibilité d'écrire de sa propre main, mais ce qu'il écrit a un goût de déjà-vu.

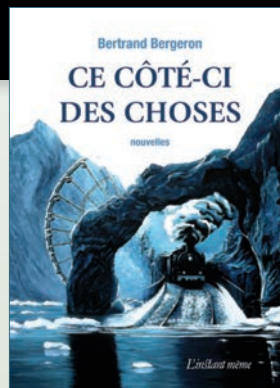
Les quarante nouvelles du recueil ne ressemblent toutefois pas à cette dernière qui, pour une rare fois chez lui, raconte une histoire. En règle générale, Bergeron demeure fidèle à sa manière, fondée sur l'écriture du fragmentaire et du très bref.

La plupart des textes — dont le quart a paru dans la revue XYZ entre 1998 et 2014 — ont entre deux et quatre pages. Seules deux nouvelles ont dix pages et plus. Il y en a même une, l'avant-dernière, qui ne comporte qu'un seul mot : « Déjà » (p. 151) Même son titre et sa dédicace sont plus longs : « Trop tard » dédicacé « À Gilles », dont on devine qu'il s'agit de l'éditeur de L'instant même, Gilles Pellerin. D'ailleurs, le titre du recueil provient d'un texte de Pellerin lui-même, donné en épigraphe au début du recueil : « *je ne sais toujours pas comment j'arrive à accoster de ce côté-ci des choses* » (d'abord paru dans XYZ. *La revue de la nouvelle* en 1989).

La nouvelle d'ouverture, « La concurrence », évoque dès le départ un univers étrange, bien que dans un lieu familier : sur une plage à Magog, fréquentée par des exhibitionnistes « à deux doigts du muscle nouveau,



BERTRAND BERGERON



Le plaisir du texte attend ceux et celles qui apprécient la nouvelle qui navigue loin des sentiers battus.

de la glande onirique », il y a « un autre russo-phonie » et des gens qui « baragouin[e]nt un quelconque « Non speak ruskie » » (p. 19). Un peu hermétique diront certains.

Loin de là, dans « Ils ont dit », le texte entremêle description journalistique d'un crime commis par un tueur fou et les commentaires, genre clichés, que les gens peuvent émettre en pareille circonstance. Est-ce une satire des médias so-disant sociaux, ces déversoirs à potins ?

« L'homme à lampes » se fait légèrement cortazarien avec cet homme qui ne comprend rien à ce qui lui arrive parce qu'il est apparemment entré dans le rêve d'un autre.

L'approche devient autobiographique dans « Convergence », qui met littéralement en scène l'auteur lui-même et Marilu Mallet au cours d'une soirée de lecture dans une galerie d'art. Le discours porte essentiellement sur la nervosité du narrateur avant d'entrer en scène, trac qu'il contrôle en écoutant Mallet et en contemplant les toiles autour de lui.

Que de diversité ! Aurait-on une des clés de l'énigme de nombre de ces textes dans les premiers mots du « Passager », une nouvelle de cinq lignes : « Il ouvre la portière *fermée à clé*, monte [...] » (p. 87, je souligne). On songe à des textes, fermés à clé, dans lesquels on monte tout de même, on s'embarque, invités à d'étranges scénarios, presque sans histoire, mais remplis de surprises. Parfois des instants de simple bonheur, comme dans « Les îles de Sorel », où le discours dérive, partant d'une double piste, « les poètes » et « Emmanuelle Latraverse » (p. 115), passant par la description lacunaire du « café des professeurs » (p. 116) et le paysage des îles de Sorel, pour finir sur une note heureuse : « un recueil de poésie à la main, sous un halo de lumière. Un mot [...] le bonheur » (p. 119).

Le plaisir du texte attend ceux et celles qui apprécient la nouvelle qui navigue loin des sentiers battus.

☆☆☆

DANIEL CASTILLO DURANTE

Fuir avec le feu

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 168 p., 24 \$.

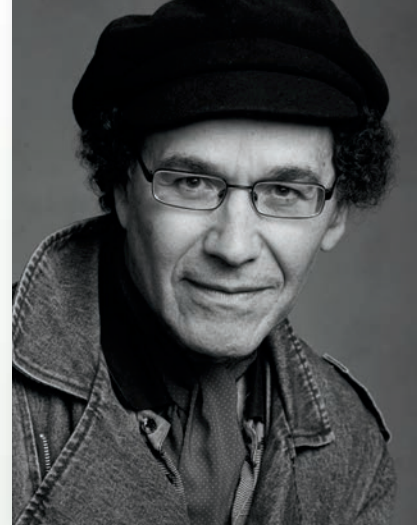
« Ce feu si lent de l'exil »

Universitaire reconnu pour son excellence, lauréat du prix Raymond-Klibansky du CRSH pour son essai *Les dépouilles de l'altérité* (2004), Daniel Castillo Durante est également un romancier prolifique, avec ses cinq romans parus depuis 1999.

Écrivain de la migrance et de l'altérité, originaire de l'Argentine, il poursuit ainsi sa double carrière de professeur (Université d'Ottawa) et de romancier. La nouvelle vient maintenant s'ajouter à son palmarès. *Fuir avec le feu* s'inscrit dans ce qu'on appelle les recueils thématiques, les dix-neuf nouvelles dérivant de ce que le titre du recueil laisse voir de manière transparente : la fuite et le feu ou quelque chose comme l'exil où il ne reste que des champs dévastés. L'eau y fait aussi des ravages.

La métaphore du feu dévorant prend diverses figures dans ce recueil hanté par le manque et l'excès, la perte et l'abus qui laissent les êtres en ruine. Dans « Le pardon du bout du monde », une femme violée pendant cinq ans par son père avec la complicité de son frère indigne se venge de manière spectaculaire, car son insupportable « passé brûlé comme un feu » (p. 10). C'est littéralement le feu qui a causé la mort de la mère d'un homme dans « Le fugitif », hanté par cette perte et qui croit qu'« on ne peut pas fuir avec le feu » (p. 23).

Sur un ton différent, le torchon brûle entre un homme et une femme qui ne s'entendent plus du tout dans « Homme regardant vers l'ouest dans un stationnement », les deux se querellant au sujet de l'utilisation du télé-



DANIEL CASTILLO DURANTE

phone portable, dont l'usage immodéré qu'en fait la femme irrite au plus haut point le compagnon. La finale est en forme de douche froide, l'homme restant sous une pluie battante alors que la femme a pris la fuite.

Entre le feu et l'eau, les personnages sont aussi presque toujours entre deux pays, d'où leur errance perpétuelle dans la fuite d'un pays inhabitable pour un monde meilleur qui forcément déçoit. De nombreux pays de l'Amérique latine, Montréal, Toronto, Ottawa et bien d'autres endroits forment la trame de fond spatiale de *Fuir avec le feu*, qui se ferme sur une nouvelle réflexive et lyrique sur la fuite en avant d'un homme qui pense à sa mère, « ardente dépouille [dont] il ne reste que peu de chose ». Quant à lui, paradoxalement, « la brûlure l'anime au point qu'il ne voit qu'elle » (p. 160).

Ces derniers mots du recueil ne résument pas l'ensemble des nouvelles, mais cristallisent le caractère complexe du discours novellistique de Castillo Durante, déchiré entre les contraires les plus dramatiques et souvent les plus tragiques. Un recueil à marquer d'une pierre blanche dans le corpus novellier québécois.

✕

CHARLES LE BLANC

Catin Basile

Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales », 2014, 174 p., 19,95 \$.

Un beau salmigondis

Charles Le Blanc serait « auteur et traducteur de plusieurs ouvrages ». La page quatre de couverture ne dit rien de plus. On n'a donc que ce livre pour juger de cet « auteur » qui veut montrer « les conséquences fatales d'un mal en marche, qui nous voit » (page quatre de couverture encore).

Voilà une orientation — un mal qui nous voit ! — fort bizarre qui met la puce à l'oreille. J'ai commencé avec intérêt la lecture de ce recueil qui se veut aussi « roman à épisodes », même si je trouvais la manière passablement lourde et traditionnelle, truffée de passages sentencieux et d'un pompiérisme à effrayer.

La longue nouvelle éponyme met en scène une panoplie de personnages qui tournent autour de Marie Gagnon, alias Catin Basile, fille de Basile Gagnon, Catin parce que son père la viole et la vend aux hommes



du village reculé où ils vivent, cela, jusqu'au moment où, après un avortement, et n'en pouvant plus, elle se suicide.

Dès le début, le narrateur révèle que « l'endroit dont on parle ici avait déjà connu maintes marmailles. [...] Il ne reposait pas au fond d'un col étroit dont les arêtes auraient pu retenir les éléphants de Carthage » (p. 10). Il a lu Flaubert (*Salammbô*), se dit-on, ça devrait aller. Puis, on doute. Un jour, un « professeur » surprend Catin à danser : « C'était la valse et, à califourchon sur elle, Marie Gagnon qui dansait. » (p. 35) On apprend ailleurs que « l'insouciance est déterminée par le souci » (p. 40), que « la vie, la vie véritable, se manifeste par un tremblement sourd du tonnerre », que « toute chose est double : c'est la leçon du mariage » (p. 41). Pas étonnant que, dans cet univers, on voie « sourdre les traits d'une humanité

mal ébauchée et tout aussi mal équilibrée que les billots de la rivière » (p. 42). Puis le narrateur qualifie tout à coup la pauvre fille abusée de « truie » dont le fœtus avorté est ainsi représenté : « Cette jeune pousse s'expulsa de son sein, se déracina d'elle, s'exila de la vie, dégoûtée de cette mère indigne. » (p. 45) On croit rêver... Et ceci, après toutes ces horreurs : « Les histoires finissent toujours bien dans les petites villes. C'est en cela plus que par leur taille qu'elles se distinguent des métropoles. » (p. 49) Avis aux Montréalais... Heureusement que, dans ce monde, on peut entendre « l'air symphonique de l'Oratorio de Noël de Bach » (p. 58). Quel mélomane !

Le livre est truffé de ces bourdes qui plombent le récit, qu'une révision adéquate aurait fait paraître moins mal. Désolant...